

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 48 (1910)  
**Heft:** 15  
  
**Artikel:** Pas encore gelés  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-206796>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

« un peu portés sur leur bouche », la pâtisserie qui accompagne le thé a pris le caractère d'une institution sociale que l'on n'aurait pas osé rêver aux derniers jours de « la Dame » vaudoise.

S. C.

**Un tout fort.** — Un tout jeune pasteur fut appelé à exercer son ministère dans une paroisse de campagne, dont, quinze ans auparavant, son père avait été le conducteur spirituel.

— Oh ! lui disait un jour un paysan, pou ce qui est de mossieu votre père, il était bien aimé ici. Faut dire qu'y se donnait beaucoup de peine, surtout pou les écoles. En commission scolaire, il a proposé bien des réformes qui, ma foi, étaient très nécessaires. On s'en est toujou bien trouvé.

— Oui, je sais, je sais, mon père s'est toujours beaucoup intéressé à tout ce qui touche au domaine scolaire.

— Oh ! pou ça oui ; y a pas à dire, en polygamie, c'était un tout fort.

### LES SIRÈNES

#### I

O Léman ! quand ton flot s'abaisse et se soulève,  
Comme le jeune sein d'une femme qui dort,  
Et murmure la nuit, sur le sable des grèves,  
Le chant de la sirène au poète qui rêve  
En guidant son esquif loin des bruits de ton bord.  
D'où me vient cet effroi dont l'âme est oppressée,  
Ce désir mêlé de peine et de bonheur,  
Quand ma frêle nacelle, à ton flot balancée,  
Comme on berce un enfant, assoupit ma pensée  
Et réveille mon cœur ?

La lune rêve au ciel et sa lumière exquise  
Répand sur la nature une étrange langueur ;  
L'air est tiède et subtil ; une légère brise  
Vient caresser la lèvres : il semble qu'on se grise  
D'une haleine d'amour et d'un parfum de fleur.

La lune te contemple, ô lac ! et ta surface  
Baigne sa blanche image à l'ondoyant contour ;  
Sur la vague qui passe, elle glisse et s'enlace  
Au reflet qui la suit, se sépare et s'efface ;  
Un autre prend sa place et s'enfuit à son tour.

Pour mon œil fasciné, ces clartés vaporeuses  
Sont tes nymphes, ô lac, qui prennent leurs ébats,  
Et la molle rumeur des vagues paresseuses  
Chante comme un appel de lèvres amoureuses  
Qui m'attirent sans cesse et me disent tout bas :

« Toi qui n'es pas heureux, plonge-toi dans nos

[ondes !

Viens, nous t'y bercerons pour calmer ta douleur !  
Viens, nous dirigerons nos courses vagabondes,  
Au gré de tes desirs, dans ces cryptes profondes  
Qui reflètent du ciel la joie et la couleur !

Là, pour mieux l'apaiser, d'une voix nonchalante,  
Nous te dirons des chants de repos et d'oubli ;  
La plus belle de nous et la plus consolante  
Mettra de longs baisers sur ta lèvre brûlante,  
Et sa main sur ton front par le rêve pâli.

Quand tu seras lassé de notre folle ivresse,  
Nous te prendrons enfin tour à tour dans nos bras,  
Et nous te redirons la suprême tendresse  
De la mère à l'enfant qui l'aime et la caresse,  
La tête sur son sein... et tu t'endormiras !

#### II

Mais la nuit s'atténue :  
C'est un rayon brillant  
Qui perce au loin la nue  
Qui point à l'orient ;  
C'est enfin la lumière,  
Le retour du soleil ;  
C'est la nature entière  
Qui chante le réveil ;  
L'Alpe qui s'illumine,  
Superbe en sa vigueur,  
Et qui me dit : « domine  
Les rêves de ton cœur !  
Espère, agis et chante ;  
Ainsi que moi sois fort ;  
L'action est vivante ;  
Le rêve c'est la mort ! »

T. R.

### IENA DE BOCAN

M'ENLÉVAI que porri vo dere porquie on  
lau z'avai de Bocan quemet nom sobri-  
quie, à cliu trâi frâre. Câ l'étant trâi ;  
Djedion, lo pe vilhio, Djan, que l'étai à mo maitet,  
et Djabram lo dzouveno. L'étai Djedion à Bo-  
can, Djan à Bocan, et Djabram à Bocan, et  
quand l'étant lè trâi, on lau desâi lè Bocan, tot  
cou. Crâio prau que cein étai vegnâi de vilhio,  
que lo rièrè père-grand avâi z'on z'u gardâ iena  
de cliu bîte que chêtant pas plie bon que ne  
faut. Ao bin, étant-le pe-t'fîre d'on velâdzo qu'on  
lau desâi lè Bocan : tot cein sè pào, lâi avâi tant  
de croûie leingue dein lo payi, lè z'autro iâdzo.  
Heureusement, qu'âo dzo de vouâ, avoué tote  
cliu z'écoule, lè croûie leingue sant gaillâ âo  
rebut ; mâ tot parâi ein reste quauqu'ene.

D'au, po ein reveni à noutrè Bocan, l'avant  
lau borni que l'avâi falta de tsandzi. L'avâi mē  
de cinquante ans, on vilhio borni ein bou, tot  
pourri, plein de perle, que mīmameint l'eintse  
tegnâi pe rein à la tchivra. Colâve pertot. L'arâi  
fâiu tot refère à nâovo, ma lo père Bocan ne  
voliâve pas eimplèyî atant d'erdzèint po de  
l'iguie et sè décide à atsetâ la tchivra onn'an-  
nâie et lo borni lè z'annâie d'apri.

Justameint, à n'on velâdzo pas bin lilein, lâi  
avâi onna tchivra de borni à veindre que vegnâi  
d'onna carrâie que l'avant fotu avau et que sè  
voliâve pas refère. Atsè dan lo père Bocan que  
va fère on tor per lè et que l'atsite cliu tchivra,  
que pouâve bin dourâ oncora on par d'an, por  
cein que l'étai pas pî tant croûie.

Lo dzo d'apri l'einvouye sè trâi valet avoué  
on tsé à brancâ et lè bâo po amenâ cli l'affère,  
onna pucheinta tchivra, vâi ma fâi ! granta, bon  
bou, que l'étai pardieu pas trau d'ître traî po la  
tserdzi.

Quand l'è que fut su lo tsé, bin calâie, mē  
trâi corps s'aguellant per-dessus à cabelyon,  
Djedion âo maitet que tegnâi l'écourdjâ, Djan  
et Djabram dè côute que subiâvant : *Roulez  
tambours*. N'avant pas fè trâi ceint pî que rein-  
contrant on certain faceu de per lè que s'appe-  
lâve Senaillon et que sè met à recaffâ quemet  
se on lo gatoillive dèso lè pî.

— Eh ! Senaillon, qu'a-to tant à recaffâ ? que  
l'âi diant dinse noutrè z'individu.

— Eh bin ! so repond Senaillon, su dza vilhio,  
ma l'è tot parâi lo premi coup que vâio trâi bo-  
can dessus onna tchivra !

MARC A LOUIS.

La livraison de *mars* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVER-  
SELLE contient les articles suivants :

Un philosophe de Neuchâtel, Félix Bovet, par Paul  
Stapfer. — Enfant de commune. Roman, par T. Combe.  
(Troisième partie.) — L'initiative populaire en matière de  
légalisation fédérale, par Virgile Rossel, conseiller national.  
— Les parcs nationaux, par Henry Correvon. — Choses de  
Byzance, par A. Lombard. — Dora Kremer, Nouvelle, de  
H. Hyermans. (Troisième et dernière partie.) — Chroniques  
parisiennes, italiennes, allemandes, américaines, suisses, scien-  
tifiques, politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :  
Place de la Louve, 1, Lausanne.

### PAS ENCORE GELÉS

ÇA ne manque jamais ! D'ici trois ou quatre  
semaines, vous allez voir les journaux de  
toutes nuances, de tous formats, de tous  
pays, entonner d'un commun accord le petit  
couplet traditionnel des « Saints de glace ». Ils  
nous rediront pour la centième fois, — pour la  
centième ! allons donc, pour la millième fois ! —  
des choses que tout le monde sait sur le bout  
du doigt. Détails historiques, météorologiques,  
anecdotes, toute la lyre, enfin. C'est la tradi-  
tion ; ils n'y failliraient pas pour un coup de  
canon.

Et le bon public, qui, somme toute, est  
ce que l'ont fait les journaux, marche bénévo-  
lement. Il lit, relit, pour la centième fois le petit  
refrain traditionnel. Peut-être bien a-t-il pour

excuse l'espoir chimérique de trouver dans cette  
lecture quelque détail inédit ou de lui enore  
ignoré, tout au moins.

Il y a comme ça, dans le cours de l'année,  
quelques dates, quelques événements qui jouis-  
sent de ce privilège de marquer, à chaque re-  
tour, leur passage dans les journaux. Ainsi, par  
exemple, Noël, ses petits sapins, sa bûche, son  
oie traditionnels, Pâques et ses œufs, le Nou-  
vel-An des Juifs, etc.

Tout cela ne prouve-t-il pas de façon écla-  
tante l'embarras où se trouvent souvent mes-  
sieurs les journalistes de servir à leurs lecteurs  
le menu attendu plus impatiemment chaque  
jour.

Et puisqu'il faut absolument passer par là,  
voici quelques renseignements intéressants sur  
les variations de la température. Pour mince  
qu'il soit, le *Conteur* aura au moins le mérite  
d'être venu beau premier, cette année. D'ail-  
leurs, il ne s'agit pas précisément ici des fa-  
meux saints de glace.

C'est devenu, en quelque sorte, une vérité  
courante que les saisons sont aujourd'hui plus  
rigoureuses qu'autrefois ; et même le refroidis-  
sement de notre globe est considéré comme un  
fait indéniable.

Suivant les opinions recueillies par un profes-  
seur d'histoire naturelle, qui a mené, dans les  
campagnes, une enquête sur ce sujet, l'abaisse-  
ment de la température depuis une trentaine  
d'années est constatée par la transformation des  
cultures.

La terre ne donne plus aujourd'hui les  
mêmes produits que jadis ; tel produit qui ve-  
nait bien dans les champs n'y mûrit plus et dis-  
paraît chassé par le froid. C'est ainsi que peu à  
peu la limite des vignobles tend à reculer dans  
le Midi, tandis que les essences du Nord ga-  
gnent du terrain.

Dans le département de l'Aisne, par exemple,  
l'enquêteur a vu des espaces couverts de blé où  
la vigne mûrissait autrefois et donnait de lucra-  
tives vendanges ; et les paysans interrogés ont  
tous répondu que cette substitution s'était im-  
posée aux propriétaires par le refroidissement  
du climat. Le soleil, disaient-ils, ne veut plus  
chauffer.

Ailleurs, le maître d'auberge, en servant le  
vin du pays, prévenait d'un air navré les con-  
sommateurs qu'il fallait se dépêcher d'en boire,  
parce que la terre n'en produirait plus.

Il faut, disait-il, désormais chez nous renon-  
cer à la vigne et semer à la place des pommes  
de terre ou du blé ; plus moyen de faire du vin ;  
les gelées gâtent tout et les grappes ne mûris-  
sent plus.

Dans cette région, il y a beaucoup de villages  
où les paysans, qui buvaient jusqu'à ces der-  
nières années du vin, boivent maintenant du  
cidre.

C'est donc l'avis général que les cultures exi-  
geant un degré de température un peu élevé  
tendent à disparaître de nos climats ; d'où cette  
conclusion que la Terre se refroidit. Mais en  
somme, jusqu'ici du moins, cette assertion re-  
pose sur les résultats d'une enquête menée rap-  
idement et limitée à une région particulière.  
Il n'y a rien là qui ressemble à une certitude  
scientifiquement établie.

L'Annuaire de l'Observatoire municipal de  
Montsouris qui tient un registre non seulement  
des températures constatées, mais encore de  
toutes les variations météorologiques dont la  
connaissance peut être utile avait dressé un ta-  
bleau des températures les plus basses obser-  
vées chaque année. Les indications de ce ta-  
bleau sont d'autant plus intéressantes qu'elles  
portent sur près de deux siècles. Il commence  
en effet à l'année 1699.

Dans cette période de deux cents ans, la tem-  
pérature la plus basse qui ait été observée fut  
celle du 25 janvier 1795 qui atteignit 23 degrés  
5 dixièmes. Vient ensuite le 10 décembre 1879,

3 degrés; puis le 31 décembre 1789 et le 9 décembre 1871, avec 21 degrés.

La moyenne de la température a un peu varié. Pendant les premiers trente ans (1699 à 1730) la moyenne a été de 7 degrés au-dessous de zéro; pendant les trente années suivantes, de 9 degrés 9 dixièmes; puis de 11 degrés 8 dixièmes, de 10 degrés 6 dixièmes, de 9 degrés 8 dixièmes de 1820 à 1855 et de 10 degrés de 1856 à 1891.

La statistique prouve donc que la température, depuis deux siècles, s'est légèrement modifiée, mais dans le sens de l'adoucissement, contrairement à l'opinion généralement répandue et aux observations recueillies dans les campagnes.

Allons, tant mieux ! Mais c'est égal, le temps de la froidure est toujours trop long, n'en dédaigne aux skieurs, patineurs, lugeurs, etc.

**Compte à demi.** — Un journal publiait, l'autre jour, l'annonce que voici :

« Un monsieur, ayant perdu la jambe droite, demande à faire la connaissance d'un monsieur à qui il manque la jambe gauche, afin de s'associer à lui pour l'acquisition de chaussettes et de bottines. Pointure : onze pouces et demi. »

C'était un journal américain.

## LE VAINQUEUR DU MONT-BLANC<sup>1</sup>

(Fin.)

Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau; de dix minutes nous ne pûmes nous relever; le vent fouettait la montagne et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la raison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais, pendant ce temps, qu'à la marchande qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Godtér; aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village; arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre déterminait le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel; ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux. J'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

Cependant Paccard avait usé toute son énergie pour se remettre sur pieds, et ni les encouragements de nos receveurs, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence et que j'eus vu que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible et de se donner du mouvement; il m'écoutait sans m'entendre et répondait *oui, oui*, pour se débarrasser de moi. Je comprenais qu'il devait souffrir du froid. J'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille et je partis seul, en lui disant que je reviendrais le chercher.

— Oui, oui, me répondit-il.

Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis que, au lieu de mourir et de battre la semelle, il s'était assis le dos au vent; c'était déjà une précaution.

### Victoire !

À compter de ce moment, la route ne présentait aucune grande difficulté; mais, à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas, j'étais obligé de m'arrêter comme un phthisique. Il me semblait que j'avais plus de poumons et que ma poitrine était vide; je pliai alors mon mouchoir comme une cravate.

<sup>1</sup> Impression de voyage en Suisse, par Alexandre Dumas. (Calmann-Lévy, éditeurs, Paris.)

vate, je le nouai sur ma bouche et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus; je mis une heure à faire un petit quart de lieue; je marchais le front baissé; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont-Blanc.

Alors je retournai les yeux autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle, car je n'aurais pas eu la force de la gravir; les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir; j'étais le roi du Mont-Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah !

Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux et tout racorné sur lui-même, comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont-Blanc; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secouai, le prit sous les épaules et lui fis faire quelques pas; il était comme abruti et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant, le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang.

À six heures passées, nous étions sur le sommet du Mont-Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol nous était si basse, que nous étions comme sur un tapis vert; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à Gènes; en face, l'Italie. Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout; quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

Il était sept heures du soir; nous n'avions plus que deux heures et demie de jour; il fallait partir. Je repris Paccard par dessous le bras; j'agitai de nouveau mon chapeau, pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre.

La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait; à chaque instant, Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. À onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mimes le pied sur la terre; il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération de soleil; alors je permis à Paccard de s'arrêter et je me préparai à l'envelopper de nouveau dans la couverture, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants, ses mains étaient blanches et comme mortes. Il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige; le remède n'était pas loin. Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang

revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aussi aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon pou-pard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard.

— C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux et je ne vois pas le jour; probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux.

Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux du grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

— Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat !... Comment vais-je faire pour descendre ? continua-t-il.

— Prenez la bretelle de mon sac et marchez derrière moi, voilà un moyen.

C'est ainsi que nous descendîmes et arrivâmes au village de la Côte.

Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagnait sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi; c'est alors seulement que je me vis.

Je n'étais pas reconnaissable; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

Quatre jours après, je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le Mont-Blanc; il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle ?

— Ah ! oui, aveugle ! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans ses lunettes. Seulement, il avait les yeux diablement rouges.

— Des suites de son ascension ?

— Oh ! que non !

— Et de quoi alors ?

— Le bonhomme levait un peu le coude...

En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

**Opéra.** — C'est mardi prochain, 12 avril, que s'ouvrira la *saison d'opéra*. A Lausanne, on aime l'opéra, aussi l'impatience est-elle grande dans le public; d'autant plus grande que le répertoire est fort alléchant et que nos nouveaux artistes — car ce sont des nouveaux, presque tous — nous arrivent précédés d'une sérieuse renommée.

Au nombre des nouveautés qui nous sont promises, citons les *Armaillis*, de Gustave Doret, avec deux décors neufs de Jusseume, peintre-décorateur de l'Opéra Comique de Paris, et le *Chemineau* de Richepin, musique de Xavier Leroux.

Le directeur est M. Bonarel, les régisseurs, MM. Viroux et Sigaud, le premier chef d'orchestre, M. Barras, tous d'ancienneté et bonnes connaissances.

Mardi, pour l'ouverture, *Manon*, de Massenet. Mesdames, Messieurs, à vos places !

**Kursaal.** — Le nouvel acte de la Revue : *Il pleut Bergères !...*, dont le décor représente les Galeries du Commerce, a un gros succès. Les chansons sur : la liquidation des congrégations; le deuxième tunnel du Simplon; les flâneuses lausannoises; et la fin du monde par la comète, sont très applaudies, ainsi que le ballet des Morgenstern de la Bourgeoise, et des Ecossais des Amis-Gyms. La revue s'achève allègrement vers la cinquantième. Dimanche, matinée et soirée.

### Aliments pour enfants.

Faites bouillir pendant 8 minutes deux cuillerées d'eau, 1/4 litre de lait, deux cuillerées de Maïzena délayée avec un peu de sucre. Chaud, ce mélange doit avoir la consistance de la crème de lait. Pour les enfants d'un an ou plus âgés, l'on peut employer du lait seul et faire la crème un peu plus épaisse. Il est absolument nécessaire d'employer du bon lait doux non écrémé.

**Rédaction :** Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.